

de répondre à sa confiance et de devenir ses auxiliaires, quoiqu'en-core nouveaux dans le métier.

—Camarades, leur dit l'inspecteur, je vais vous lancer dans une affaire de première importance. Tous les deux et d'un seul coup vous allez gagner vos galons. Je n'ai pas besoin de vous dire pour-quoi je vous ai choisis : je vous connais, je sais ce que vous valez et j'ai de l'amitié pour vous.

—Dites-nous vite de quoi il s'agit.

—C'est vingt, trente, quarante, cinquante scélérats de la pire espèce : voleurs, receleurs et même des assassins, que nous allons envelopper d'un seul coup de filet, s'il est bien jeté ou bien tendu. Comme toutes les entreprises, celle-ci aura ses difficultés ; mais nous réussirons, j'en suis certain. Je dois vous prévenir que je vais être obligé de m'absenter de Paris pour huit jours peut-être. Cela ne retardera rien, car, d'après mes calculs, ce temps vous est nécessaire pour le travail que je vais vous confier. Si les choses marchent comme je l'espère, à mon retour nous n'aurons plus qu'à agir rapidement.

A vous, d'abord, Mouillon. Rue de Bretagne, No. 22, il y a un marchand de meubles et de curiosités, un brocanteur, qui se nomme Joblot. Il faut se renseigner adroitement sur les antécédents de cet individu, regarder dans sa vie privée, connaître un peu les gens qu'ils fréquentent et savoir surtout comment il achète les marchan-dises qu'il vend.

—Oh ! oh ! receleur ! j'ai compris, dit Mouillon.

—A vous maintenant, Jardel.

Celui-ci se pencha vers Morlot qui lui présentait une adresse.

Jardel lut : " Monsieur Jules V... 18, rue Saint... Paris."

Puis, ouvrant de grands yeux, il regarda Morlot avec un air qui disait clairement : —Je ne comprends pas.

—Ce que je vous donne là, mon cher Jardel, dit Morlot, c'est la copie exacte de la moitié d'une adresse, qui a été écrite sur l'enve-loppe d'une lettre. Il va sans dire que je ne peux pas vous donner l'adresse entière. Mais je compte sur vous pour la compléter. Voilà le travail que je vous confie. Il s'agit donc de trouver avec ces deux lettres V, I, le nom de l'individu qui porte le prénom de Jules, et de savoir quel saint a donné son nom à la rue où il demeure. Vous connaissez Paris et vous avez d'excellentes jambes ; je suis convaincu que vous trouverez les deux mots de cette espèce de charade.

—Parfaitement.

—Dès que vous aurez découvert votre homme, vous ne le perdrez pas de vue ; vous le suivrez partout où il ira, pas à pas, comme son ombre. Vous mangerez quand il mangera, vous vous reposerez quand il dormira.

Maintenant, écoutez-moi bien tous les deux. Vous devrez agir sans précipitation et rester calmes, quelles que soient les intéres-santes découvertes que vous pourrez faire. Capturer deux ou trois malfaiteurs, c'est bien ; mais en prendre un grand nombre d'un seul coup, c'est mieux. Regardez, voyez et, si c'est possible, écoutez. Vous avez huit jours devant vous. Prenez note de tout ce que vous verrez et entendrez, et attendez mon retour.

II

Le lendemain de leur arrivée à Coulange, après le déjeuner, le marquis et la marquise allèrent s'asseoir sur la terrasse du salon d'été. De là, ils pouvaient voir les enfants qui jouaient sur la pelouse fleurie, sous les yeux de l'une des gouvernantes.

Mathilde tenait dans ses mains un livre ouvert, mais elle ne lisait pas. Elle méditait. Elle était triste et paraissait soucieuse, pensant sans cesse à l'agent de police Morlot, et tout ce que cet homme lui avait dit restait gravé dans sa mémoire.

Pour la centième fois peut-être elle se demandait : Que me veut-il ? Mais elle avait beau chercher et mettre son esprit à la torture, elle ne parvenait pas à deviner les intentions de Morlot.

—Mathilde, lui dit le marquis, d'un ton affectueux, tu es triste, je le comprends et ne saurais m'en étonner. Mais je vois aussi que tu es préoccupée. Qu'as-tu ?

La marquise leva sur lui ses beaux yeux humides.

—Tu penses à ton frère, n'est-ce pas ?

—C'est vrai, répondit-elle.

—Sosthène est aujourd'hui absolument sans ressources. Nous savons, par ce qu'il a fait depuis sept ans, qu'il est incapable de se procurer des moyens d'existence par le travail.

Mais si indigne qu'il soit du bien qu'on peut lui faire, nous ne devons pas l'abandonner tout à fait. Son honneur est encore intact, j'aime à le croire, et c'est lui, surtout, que mon devoir m'ordonne de sauver. A tout prix il faut l'empêcher de s'engloutir dans la fange où il patauge. Je veux transmettre à mes enfants mon nom pur, honoré et respecté, tel qu'on me l'a remis ; et je te le dis, Mathilde, je préférerais la mort pour eux, qu'une tache à leur honneur.

La marquise devint affreusement pâle.

—Ce que je crains est malheureusement possible, continua le mar-

quis ; mais, pouvant prévenir le danger, je ne veux pas me laisser surprendre par le mal accompli. Ce que je fais, ce n'est pas pour M. de Perny, qui ne le mérite point, mais pour toi, Mathilde, et pour mes enfants.

—Alors, tu voudrais ?...

—Si tu ne t'y opposes pas, lui continuer la pension que nous faisons à ta mère. Avec dix mille francs par an, il pourra vivre, sinon dans le luxe, mais d'une manière convenable et sans rien faire, ce qui paraît être toute son ambition.

—Oui, dit tristement la marquise, nous ne pouvons pas l'aban-donner ; il faut l'arrêter sur la pente fatale pour qu'il ne roule pas au fond de l'abîme. Ah ! Edouard, s'écria-t-elle avec un accent désolé, quelle parenté je t'ai donnée !

Et elle se mit à pleurer.

Le marquis l'entoura de ses bras, l'attira contre son cœur et lui mit un baiser sur le front.

—Oui, dit-il, d'une voix émue ; mais tu t'es donnée à moi, Mathilde, toi qui as toutes les vertus ! Va, un seul de tes regards où un seul de tes sourires rachète bien des choses ! Les qualités de la sœur font oublier facilement les défauts du frère.

Ils restèrent un moment silencieux. La marquise réfléchissait.

—Edouard, j'ai une chose à te demander. Je voudrais m'occuper seule de cette affaire.

—Je ne demande pas mieux.

—Alors, en écrivant à ton notaire aujourd'hui ou demain, ou dans deux ou trois jours, ce n'est pas absolument pressé, tu le préviendras que j'aurai une demande à lui faire ?

—Oui, répondit le marquis en souriant, et j'ajouterai qu'il devra se conformer aux intentions de la marquise de Coulange et consi-dérer sa volonté comme étant la mienne.

—As-tu fixé le jour de ton départ ?

—Ta question me rappelle que je ne t'ai pas prévenue encore d'une visite que nous allons avoir. Par une lettre que j'ai reçue ce matin et qui m'était adressée à Paris, un de mes amis d'enfance, le comte de Sisterne, que tu connais déjà, m'annonce son arrivée à Paris, en ajoutant que ce sera pour lui une joie de nous revoir. Je lui ai répondu immédiatement pour l'inviter à venir passer deux ou trois jours avec nous à Coulange. Il doit se rendre à Toulon ; je partirai avec lui et l'accompagnerai jusque-là. De Toulon, je me dirigerai vers les Pyrénées.

—Tu prendras le chemin des écoliers, dit la marquise en souriant.

—C'est vrai, répliqua le marquis, mais je le ferai avec mon ami.

—Le comte de Sisterne est riche ?

—Il possède une des plus grandes fortunes de Saintonge.

Il marcha brillamment sur les traces de ses ancêtres. Il était lieutenant de vaisseau, il y a cinq ans ; il est aujourd'hui capitaine de frégate. Et comme il aime la mer, il ne s'arrêtera pas en si beau chemin. Sa frégate, l'*Enonine*, mouille actuellement dans la rade de Toulon.

—Et il reste toujours célibataire ?

—Toujours.

—Peut-être aime-t-il trop la mer pour pouvoir aimer une femme ?

—Je crois, en effet, qu'il ne trouve pas sa position de marin compatible avec le mariage. Pourquoi ne te maries-tu pas ? lui ai-je demandé un jour. — D'abord, il faudrait trouver une femme, ensuite il faudrait l'aimer, m'a-t-il répondu ; or, je ne la cherche point, parce que je suis à peu près certain que je ne pourrais pas l'aimer.

—Singulière réponse ! fit la marquise.

—J'ai cru devoir m'abstenir en m'apercevant que j'avais abordé un sujet délicat, sur lequel il ne voulait pas se prononcer. Même chez ses meilleurs amis, il y a des choses intimes qu'il faut savoir respecter.

—C'est vrai, murmura la marquise.

III

Le quatrième jour après la conversation que le marquis et la marquise avaient eue sur la terrasse du salon d'été, sorte de galerie qui ressemblait assez à une véranda des pays tropicaux, le comte de Sisterne arriva au château de Coulange.

Il s'était annoncé par une lettre que le marquis avait reçu la veille, et on l'avait attendu pour déjeuner.

Il fut accueilli à bras ouverts par M. de Coulange et très affec-tueusement par la marquise. D'eux-mêmes les enfants lui tendirent leurs petits bras. Il les embrassa l'un après l'autre ; puis il resta un moment immobile, les regardant avec une sorte d'admiration exta-tique. Il paraissait très ému, et on aurait pu voir deux larmes rouler dans ses yeux. Evidemment son émotion se rattachait à un souvenir.

—Comme ils ont grandi, et comme ils sont beaux ! dit-il, en se tournant vers la marquise.

Et tout bas, à l'oreille de son ami :

—Tu es bien heureux, Edouard, ajouta-t-il.